

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 6 (1868)  
**Heft:** 4

**Artikel:** L'histoire d'une jeune fille : racontée par elle-même : suite  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-179839>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.10.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Son défenseur ! C'est moi qui lui en servirai demain !

» Et il continue fièrement ses explications. N'est-ce pas que tout cela est joli, — et que rien ne manque à la représentation pour qu'elle soit complète : avant le drame à effet, — nous avons la comédie, une *comédie de mœurs*.

» Grosholz trinque avec les uns, serre la main aux autres ! C'est charmant. Je lui demande un autographe. Sur un bout de papier que je lui passe, il signe son nom, et voilà comment, ô lecteur, je suis à même de vous donner aujourd'hui le *fac-simile* exact de la signature de M. VINCENT GROSHOLZ, exécuteur des hautes-œuvres, né à Altorf, — signature tracée de la même main qui devait le lendemain trancher la tête d'Héli Freymond. »

Ici le *Figaro* donne ce fac-simile.

» Ce même soir, une autre *comédie* se donnait aux abords de l'échafaud. Des plaisants jouaient au bourreau ; l'un s'asseyait sur la chaise, l'autre faisait mine de l'exécuter, un troisième haranguait la foule : une vraie répétition de la grande pièce du lendemain. La police fut obligée d'intervenir.

» Toute la nuit les différentes routes qui aboutissent à Moudon vomirent des flots de spectateurs ; il arriva des chars, des diligences, des véhicules de toute sorte : deux grands omnibus chargés de monde étaient partis à minuit de Vevey, il n'y avait plus place pour les chevaux dans les écuries de la ville, — j'ai vu des gens qui étaient venus de Lausanne à pied ! De minuit à sept heures du matin ce fut un vacarme infernal : tous les cafés étaient ouverts, on buvait, on mangeait, quelques-uns ronflaient dans les coins, d'autres chantaient, un petit nombre il est vrai. Que dites-vous maintenant de la fameuse théorie de *l'exemple* ? »

Chacun connaît le reste.

### L'Histoire d'une jeune fille

racontée par elle-même.

#### III

Mon oncle fut aussi gai que d'habitude, et lorsqu'on parla des poules volées, il se contenta de dire : — Les Arabes en avaient plus besoin que nous. » Malgré cela, nous ne pouvions nous empêcher d'être fort attristées. Je n'avais pas le courage de parler de l'artiste anglais, encore moins de faire voir l'esquisse qu'il m'avait donnée ; mais papa Luce en fit les honneurs et la discuta durant une heure et plus. Il déclara qu'elle valait toutes les poules du monde ; — j'aurais été de son avis si nous avions eu du beurre pour remplacer nos œufs. Mais tu comprends que je n'aurais pas voulu le dire.

— Voyez-vous, Léonie, me dit-il, on ne saura jamais assez de quel prix infini est l'art pour ceux qui ne sont pas riches. Les plus pauvres, s'ils le veulent, sont en état de cultiver le beau ; et ce que j'admire dans Fourier et ceux de son école, c'est qu'ils voudraient allier aux éléments les plus simples de la vie quelque chose d'élevé et de gracieux.

— J'ai lu vos livres sur Fourier, mon oncle, lui répondis-je avec un petit grain d'impertinence, mais pour rien au monde je ne voudrais entrer dans un phalanstère.

— Et pourquoi non ? me demanda-t-il avec beaucoup de sérieux.

— Parce que si j'étais pauvre, je voudrais au moins être libre ; et si j'étais riche, je ne me soucierais nullement de

partager ma fortune avec des gens auxquels je ne tiens pas.

— Ma petite Léonie, votre réponse trahit bien l'enfant irréfléchi que vous êtes. Je vous le répète, ma chère, la pauvreté n'existe que dans le monde moral, et la vraie richesse ne se trouve pas dans le monde matériel. Par exemple, je perds une douzaine de poules...

— Quatorze, et deux coqs magnifiques, Edouard ; interrompit ma tante en soupirant.

— Je perds ma volaille, et je me passe d'œufs pour mon déjeuner : mais cette perte éveille en moi des pensées d'humanité. Ne suis-je pas nécessairement plus riche que je n'étais ?

— La petite Léonie est jeune et a bon appetit, fit observer M<sup>me</sup> de la Lime de sa voix la plus grêle. Je suis convaincue que la pauvre enfant regrette ses œufs.

— Quand la Providence lui a envoyé en compensation une aussi rare aquarelle ! s'écria-t-il avec le plus naïf étonnement. Ma tante, ma tante, n'allez pas faire une matérialiste de votre nièce.

Le dîner ne valut pas mieux que le déjeuner, et pour la première fois de ma vie j'allai me coucher ayant faim. Toutefois de pires destins nous attendaient encore.

Au point du jour, je fus éveillé d'un sommeil dont Fourier et ses phalanstères n'avaient pas troublé les rêves, tu peux m'en croire. Je me levai sur mon séant, et en voyant à côté de mon lit ma tante pâle et désolée, ma pensée se porta aussitôt sur les maraudeurs arabes avec qui, je le savais, mon oncle avait eu jadis une rencontre.

— Il n'est rien arrivé à papa ? — c'est ainsi que j'avais appris à l'appeler, — m'écriai-je, pâle et désolée à mon tour. Oh ! ma tante, qu'avez-vous ?

Elle se tordit les mains avec des lamentations de désespoir, puis m'attira sur son sein en pleurant amèrement.

— Aucun mal ne lui est arrivé à lui, que le ciel en soit loué, petite, me dit-elle enfin. Mais figurez-vous, Léonie, que trois de nos chèvres ont été emmenées, et que les autres gisent égorgées dans l'étable. Ah ! c'est bien maintenant que nous sentirons toute l'amertume de la pauvreté.

— Ce sont donc encore les Arabes, ma tante ?

— Oui, ce sont les Arabes qui ont fait cette méchante et cruelle action. Votre oncle a entendu un bruit, les cris que poussaient ces pauvres bêtes à l'agonie ; il a couru à leur hangar sans prendre le temps de s'habiller. Mais déjà les voleurs s'étaient enfuis, laissant en arrière une partie de leurs victimes.

— Il nous faudrait un chien de garde bien méchant, m'écriai-je ; songez donc à quel point nous sommes isolés et incapables de nous défendre,

— Ma pauvre enfant, à quoi nous servirait un chien, maintenant que nous n'avons plus rien à perdre ? D'ailleurs avec quoi le nourrir ? Un chien ne mange pas de l'herbe et des légumes comme nos pauvres chèvres.

Il n'était plus question de dormir ; aussi m'habillai-je à la hâte pour aller rejoindre mon oncle et faire avec lui le tour de notre habitation. Nous nous trouvâmes encore plus pauvres que nous n'avions pensé. Non-seulement nous avions perdu nos chèvres, mais, ce que nous avions après elles de plus précieux, les outils de jardinage, avait aussi disparu. A l'exception d'une ou deux bêches brisées, il n'en restait absolument rien, et jusqu'alors le jardin avait été la grande ressource sur laquelle nous pouvions infailliblement compter pour notre subsistance. J'étais trop écrasée par ce coup pour pleurer, mais mon oncle se contenta de dire avec sa douceur accoutumée :

— S'ils m'avaient laissé mes outils, Léonie, je leur aurais pardonné tout le reste. Mais tout ce mal vient de la répartition inégale de la propriété. Si je n'avais pas été plus riche que les Arabes, ils ne m'auraient point pillé.

— Mais il faut essayer d'avoir justice de ces voleurs, papa.

— Je n'ai plus rien qui puisse exciter leur envie ; je crois donc qu'il vaut mieux les abandonner au jugement de leurs propres consciences, petite Léonie. (A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.